

2

ALABAMA

Le capitaine Fred Richardson, Freddy pour les intimes, c'est-à-dire en vrai, ses deux poulettes qu'il préférait le plus ces derniers temps, Jolye et Cyntra. Deux pouliches dont il gardera longtemps le souvenir le plus chaud à son cœur pourtant blindé, mais blessé profondément maintenant, blessé à mort presque, car il savait maintenant par miracle ce qui était arrivé.

Il était avec son lieutenant et ami, Joss Firley... Joss, ce brave gars qui lui avait sauvé sa peau au péril de la sienne, il y avait quelques années de ça, et ils étaient devenus des amis, ce qui est rarissime dans leur profession de militaire des Forces noires. C'était lors de ce putain de traquenard où ils étaient tombés comme des cons, des bleusailles.

Ce fut lors de l'attaque du PC de ces enfoirés de chiïtes iraniens, juste deux semaines avant de les rayer de la carte, eux et leurs ayatollahs de merde. Ils avaient été les derniers sur la longue liste de ces pays de la région à être lessivés ; « *Feront plus chier le monde, ces salopards, comme tous ces Arabes* », pensait-il, il y avait de ça quelques jours encore.

Il lui semblait maintenant qu'il y avait des siècles.

Ils étaient là sur ce chantier en construction en vue du percement d'un tunnel, depuis guère plus d'une semaine maintenant, avec sa petite équipe de durs à cuire, spécialistes des coups tordus. Le patelin le plus proche de ce coin paumé

d'Alabama, dans ce contrefort des Appalaches, était à plus de trois heures de bagnole vers le sud-ouest, et pour la question d'aller passer la soirée dans un bar ou s'envoyer une fille, c'était râpé, y avait que la cantine avec sa bière plus ou moins fraîche et le bordel ambulant classique avec ses éternelles putes de tous les campements de cette sorte.

Il était le chef de ce groupe faisant partie des Forces Spéciales et ne recevait ses ordres que de l'état-major, uniquement, et encore, ordres codés. Ils ne découvraient la mission que dans l'avion qui les transportait vers leur cible, y compris le matos dont ils auraient besoin. C'était la manie du secret de leurs pontifes depuis quelques années maintenant. Toutes les actions étaient préparées par des équipes spéciales qui n'avaient aucune chance du moindre contact avec les exécuteurs des missions.

Ainsi, un équipage de bombardier recevait les coordonnées de leur cible qu'une fois loin du country, et ils n'avaient ainsi aucune idée de ce qu'ils allaient balancer sur la gueule de l'ennemi ; comme ça, pas de scrupules ni d'hésitations. Des centaines de milliers, voire des millions de personnes disparaissaient ainsi en fumée dans le plus absolu anonymat et l'indifférence générale. C'était devenu une horreur véritable, ça n'a plus rien à voir avec la guerre, pensa-t-il dégoûté, mais avec une immonde boucherie.

La base regorgeait déjà de matériels les plus variés, comme toujours. Pour l'armée il n'y avait jamais de restrictions budgétaires, c'était même une gabegie totale ; pendant, et il le savait, que des dizaines de millions de misérables crevaient de faim dans leur propre pays. En plus de tous les engins de travaux publics inimaginables, il y avait des dizaines de camions de tous tonnages, et un énorme transport aérien, un Hercules BY-500, ces machines gigantesques équipés de huit énormes réacteurs capables d'avaler un camion ; ces monstres noirs ressemblent un

peu à une gigantesque chauve-souris, pouvaient transporter près de 500 tonnes sur une distance de 31 500 km, ou faire le tour du globe sans escale avec un fret plus limité.

Ces engins étaient véritablement effarants ; chargés moyennement ils étaient capables de se poser et décoller d'une prairie de seulement 800 mètres de long, ce avec l'aide de deux boosters de chaque côté, ainsi que leurs énormes et nombreux trains de pneus.

Puis il eut un sourire de dérision quand il aperçut derrière ce mastodonte, un ridicule AF-380, l'avion mythe (d'alors) des Européens, sourit-il de dédain. Quand je pense, se dit Fred, riant à demi, que cet engin sorti des ateliers il y a à peine une vingtaine d'années de ça, fut la terreur de nos Compagnies, avec ses minables 150 tonnes.

Ce qui avait valu une gueulante de leur président et conséquemment la concentration de leurs constructeurs en un gigantesque pool, d'où sortirent ces fabuleux bombardiers Black-Terror et la version transport, dérivée de ces monstres, les Hercules BY-500, comme celui-ci, ramenant ainsi rapidement au rancart, ou presque, les zingues de ces Européens aux grandes gueules... bons qu'à jacter, pensa-t-il... des flottes, tous autant qu'ils sont... toujours à tergiverser, bons qu'à jacter comme des gonzesses avec leurs diplomates mielleux et hypocrites, logique pour des faibles, dit-il tout haut avec mépris.

Fred, et son pote Joss, n'étaient pourtant pas des enfants de chœur... on peut pas dire. Le pitaine, un pur texan, allait allègrement sur ses quarante balais, dans une forme exceptionnelle, avec une carrure de lutteur de foire, ses 1,96 m de hauteur et ses 99,5 kg de muscles, et pas un poil de graisse. Le style bahut breton, une gueule au carré surmonté de cheveux noirs coupés ras, comme tous dans ces compagnies, et des yeux marron foncé.

Côté carrure il tenait de son paternel, sauf que son vieux était

ramolli, ventripotent, avachi par son unique passion de gagner toujours plus de ses maudits dollars ! Il le haïssait. Il *faisait* dans le pétrole, pas très loin de la ville d'Austin ; quelques puits au début, hérités de son père paysan comme lui. Dès lors il n'eut plus qu'une idée : tenter déposséder de leurs terres par les pires moyens les autres péquenauds comme lui, pour s'enrichir encore plus.

Pour enfin, un jour de ses seize ans, Fred foute le camp pour de bon de ce milieu de tarés. Un aller simple !

Ce qui l'écœura un max, mais bien trop tard, ce fut quand, un jour sur Internet qu'il s'informait en douce de sa hiérarchie, il réalisa que ce job dans les Forces spéciales était essentiellement fait pour défendre les intérêts privés de pourris comme son père ; clique d'infâmes charognards qui menaient la monde à sa perte. Tel était bel et bien ce monde dégueulasse qu'il défendait, malgré ses illusions des débuts... Grandeurs et décadence.

Je me suis bien fait enc... jusqu'au trognon, pensa-t-il amer.

Son pote, le Joss Firley, 32 ans, est d'un blond doré qui faisait littéralement se pâmer les gonzesses ; il est moins grand que lui de dix bons centimètres, mince comme un manche à balais, les muscles fins mais d'acier et d'une endurance stupéfiante ; nul n'y aurait pensé en le voyant, d'autant qu'à le voir en situation normale il avait une démarche nonchalante... bien trompeuse.

Joss est un cas un peu particulier dans cette armée de tueurs professionnels, car il est natif du Québec. De père anglais né en Ontario et sa mère québécoise. Il vécut une partie de son enfance dans un quartier populaire de Montréal Est, dans un petit immeuble de studios de location sis rue de Bellechasse, à un bloc d'immeubles du terrain de base-ball du Parc Pierre Marquette : l'été, lieu de réunions et montage des coups fourrés avec son équipe de petits marlous du quartier. Son père ayant mis les

voiles peu avant ses douze ans, sa mère ne put mieux les loger car une fois larguée par son mari elle dut chercher un job et ne trouva que celui de simple femme de ménage dans une entreprise de nettoyage officiant au Collège Dawson, pas loin de la station de métro Atwater, en zone ouest.

La seule chance de Joss fut que son père ne lui parlait qu'en anglais, du fait qu'il ne causait pas le français, comme la plupart de ces francophobes des autres provinces. Tout ce qu'il avait aimé de français, disait-il amer, c'était le cul de sa mère. Joss passa son enfance souvent livrée à lui-même, dans les rues à faire les quatre cents coups avec les copains. États de faits d'où découlèrent rapidement quelques rapports tendus avec les flics, puis une ambiance toujours plus tendue aussi avec sa mère qui n'arrêtait pas de gémir sur la vie : une vraie scie.

Il en eut vite ras le bol de l'horizon standardisé et monotone de cette ville plate de blocs de quatre étages sans fins, aux rues tirées au cordeau.

Joss était fâché à mort avec le bon Dieu. Et que dire alors de ces hivers n'en finissant plus, à patauger dans cette boue noire de la neige fondue au gros sel.

Laissant un mot d'adieu à sa mère, il fit son baluchon puis partit en stop s'engager dans les Marines chez les ricains... Et de par ses qualités de combattant hors pair, il échoua en toute logique dans les Forces spéciales ; comme des milliers d'autres jeunes fuyant pareillement un *aujourd'hui* sordide. Leur *demain* allant le devenir tout autant, mais dans un registre bien plus radical.

Et donc, le naturel revenant au galop, du fait de ses origines de petit marlou montréalais, dès que Joss est en colère, les jurons, blasphèmes québécois qui relèvent là exclusivement du langage religieux, ressortent alors avec vigueur et forcément avec l'accent, ce qui fait toujours rire son pote, le pitaine Fred Richardson ; rires qui font redoubler le flot d'injures...

L'attaque avait eu raison de leurs esprits, le choc émotionnel fut terrible.

Quand, en ce jour férié (pour les civils seuls) du 1^{er} mai 2031, ils émergèrent du puits de forage de ce vieux tunnel transversal abandonné, qui devait relier ce récent centre militaire de recherche scientifique souterrain, avec la vieille base de l'US Space & Rocket Center, à plus de trente bornes vers le sud, et dont le chantier allait reprendre sous peu ; c'est alors qu'ils virent leurs gars étendus sur la piste et les pelouses alentours, plus de soixante guerriers aguerris nettoyés en cinq secs par une saloperie de gaz.

Ils étaient tous morts dans la souffrance et la peur, se tenant désespérément la gorge, leurs yeux exorbités exprimant leur calvaire. Ils s'étaient vu mourir sans comprendre pourquoi, ni par la faute de qui ; c'était à vomir. Tous deux courant un moment des uns aux autres, en vain, effarés de stupeur, et quand ils eurent enfin compris ce qui se passait, ils coururent à la baraque équipée du matériel de communication, dont la radio longue portée.

Joss ne réussit après de longues recherches à capter aucun signal étranger, car chez eux rien n'était audible, leur country paraissait mort.

Ils restèrent paralysés sur place durant un long moment, le temps que ce silence radio fasse son chemin dans les méandres anesthésiés de leurs cerveaux. Ils surent, ils comprirent alors que ces tarés pour lesquels ils travaillaient depuis une éternité sans chercher à comprendre, venaient de passer aux actes. Ils cherchèrent quelque temps d'autres émissions radio, en vain. L'espèce humaine semblait avoir disparu en entier d'un seul coup.

Fred, depuis longtemps déjà, savait que ce job était une horreur absolue, que ces malades avaient instauré une dictature

Depuis plus d'une heure maintenant, les derniers travailleurs étaient entrés dans leur campement, cet immeuble solitaire sur cette place, but de leur investigation actuelle ; tout ce quartier était alors pour ainsi dire désert.

— À mon avis, dit Claude, tout en continuant de regarder le détecteur infrarouge qui balayait l'esplanade ; déjà que nous n'avons rien vu de spécial de notre objectif, d'autant plus qu'on le voit à peine avec ces platanes qui couvrent toute la place, on ferait mieux d'y aller voir carrément, non ? Qu'en penses-tu, ma cheffe préférée ?

— Oui, tu as raison... on pourrait d'ici, faire un saut rapide nous séparant des platanes et aller se cacher à ras des faîtes de ces derniers, puis avancer vers l'objectif et... aviser sur place, qu'en penses-tu ?

— Impec ! Je ne détecte aucune cible humaine à moins de cent quarante mètres de ce côté-ci des hôtels de ces monstres, et le reste est désert, alors c'est le moment d'en profiter ; vas-y chérie.

Le perceur fit un bond de trois cent cinquante mètres environ les séparant des platanes, puis se stabilisa sur la couverture végétale, la base de l'appareil enfoncée dans les feuilles, restant là immobile durant un bon quart d'heure pour voir si leur mouvement ne déclenchait pas une quelconque réaction... non, tout continuait dans le calme total. L'appareil avançait alors vers cette fenêtre qui les attirait comme une flamme attire un papillon de nuit, appel irrésistible.

Alexandra positionna le perceur bien en face de cette maudite ouverture, à quelque huit à neuf mètres d'elle encore. Les branches occultaient la vue qui en restait bien trop parcellaire, et comme ils le craignaient justement, l'une d'elles se trouvait pile devant l'ouverture, une branche partant horizontalement d'un platane sur leur droite, elle avait environ une douzaine de centimètres de diamètre. Impossible de s'approcher sans devoir l'enlever.

— Alors, qu'elle est la suite du programme ? dit-il.

— Du calme, faut réfléchir...

— C'est tout réfléchi, mon trésor. Ou on bousille cette putain de branche, ou il n'y a plus qu'à repartir la queue entre les jambes, et je préfère te dire tout de suite que j'ai horreur de ça ; j'ai trop envie maintenant de savoir ce qu'il y a derrière cette ouverture mais... j'ai une idée !

— Vas-y, accouche !

— Tu positionnes l'engin au-dessus de la branche, je descends avec l'échelle souple, je l'amarre au treuil avec un câble en acier, puis je la sectionne sur une grande partie de son diamètre avec la scie électrique... un seul grand coup rapide et appuyé, puis tu la tires ensuite jusqu'à ce qu'elle casse.

— Mais ça va faire un raffut d'enfer !

— Si tu vois une autre solution, je suis preneur.

— Et après, que fait-on avec cette branche pendue sous le perceur ?

— Il réfléchit un instant puis s'exclama d'un joyeux, eureka ! Quand la branche aura pété, on ne bouge plus d'un cheveu durant un moment, tout reste immobile puis, quand tout est ok, sans aucune réaction aux alentours, on s'élève doucement pour la dégager puis on va la déposer à côté sur le faite des autres arbres, laissant bien visible la boucle d'amarrage sur le dessus, ainsi... au moment de repartir, nous accrocherons le croc du treuil dedans et nous partirons comme une flèche en altitude, puis nous irons la larguer en mer.

La manœuvre fut faite comme dite ; au moment du craquement qui fut comme un coup de fusil dans le grand silence environnant, la fenêtre s'ouvrit et ils virent un homme âgé se pencher pour regarder de tous côtés... il regarda la branche qui lui sembla bizarrement positionnée... puis il entra dans la pièce sans plus aucune préoccupation, ayant refermé la fenêtre.

Ils restèrent encore un quart d'heure ainsi, puis le perceur s'éleva lentement pour déposer son fardeau plus loin comme prévu. Alexandra positionna l'engin devant la fenêtre. Elle avança le nez de l'appareil tout contre les vitres, et ils virent enfin l'intérieur. L'imagination ayant toujours tendance d'enluminer les choses, ils furent profondément déçus et attristés à la vue du spectacle affligeant offert à leurs regards d'espions.

La pièce était petite, quelconque, ressemblant à un vieux local de rangement. Un plancher en bois terne, des murs sans aucun revêtement, la pierre étant à nue, et pour décor un lit simple fait d'un châlit monté sur des parpaings, avec un vieux matelas tout taché et quelques couvertures aux couleurs fanées entassées au pied de la couche. Une vieille armoire en bois dans un coin ; une petite table en bois face à la fenêtre, une chaise en fer rouillée, puis deux longues étagères fixées au mur de droite et au-dessus du grabat, avec de nombreuses chemises pleines à craquer de dossiers. Une faible ampoule électrique pendue au milieu du plafond jetait sur ce décor misérable une lumière blafarde, sinistre.

L'homme est assis devant sa table, une vieille paire de lunettes rafistolées avec des bouts de ficelle, une des branches maintenue par un morceau de fil de fer. Il écrit dans un grand cahier défraîchi, s'aidant d'annotations prises dans un vieux carnet écorné. Le vieillard inscrit des noms et des chiffres, avec un vieux crayon délabré.

L'ensemble est d'une tristesse et d'une misère comme il leur semblait ne pouvoir jamais exister ; ils se regardèrent effarés, n'en croyant pas leurs yeux, effrayés de découvrir une telle désolation. Le vieillard est de taille et corpulence moyenne, une couronne de cheveux presque blancs, le sommet du crâne chauve... des yeux marron et tristes sur un visage blanchâtre, hâve et ridé ; les mains maigres aux grosses veines apparentes,

sont comme le visage, tachées de tavelures sombres. Il se dégageait de cet homme une tristesse infinie, indescriptible.

Un malheur épouvantable semblait lui courber l'échine. Il est habillé de l'éternelle combinaison, sauf que la sienne est violet pâle, défraîchie, son tatouage au cou est de la même couleur, mais d'un violet soutenu. Il était le premier qu'ils voyaient ainsi, et ils en déduisirent que cet homme devait être en charge de responsabilités particulières, déjà pour avoir un local à lui tout seul et y mener une activité isolée. Ce constat leur fut des plus encourageants, cela signifiait qu'il sera sans doute avec son mental intact et pourra leur donner des renseignements sur la vie de cette foutue ville.

— Maintenant, dit le pilote en souriant, nous voici comme le maçon : au pied du mur, même si nous en sommes à son faite, plaisanta-t-elle. Question : comment l'aborder sans lui foutre une trouille à le tuer, ou qu'il ne sonne le branle-bas ?

— Ouais... bonnes questions ma chérie, faut gamberger sec cette fois, ce serait des plus stupides que de tout gâcher maintenant... impardonnable surtout.

— Prenons donc tout notre temps alors, s'il le faut, et au pire on pourra revenir demain, mais surtout ne pas gâcher ce moment historique et si précieux.

— À mon avis, ma cheffe adorée, si nous ne sommes pas capables de pondre une stratégie, comme tu dis, dans les quinze minutes suivantes, alors vaut mieux de suite rentrer à la maison, car ça voudrait dire que nous sommes bons à rien !

— Je te reconnais bien là...

— Encore ? rit-il.

— Oui, mon Seigneur et esclave adoré... toujours tout feu tout flamme ; mais tu as raison : on lui rentre dedans ce soir, voilà !

— Oooh ! passe-moi les petites jumelles, s'écria Claude soudain excité, je tiens peut-être bien un début de solution.

Alexandra décrocha les jumelles pendues sur la cloison et la lui tendit rapidement.

Claude régla l'optique et scruta attentivement ce qu'écrivait l'homme, puis les autres écritures remplissant les deux pages... penchant alors la tête, il tenta de décrypter les mots écrits sur les chemises sur les étagères branlantes...

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il joyeux, il écrit et parle l'ancien français ! Nous allons mettre une feuille de papier collée sur une vitre de la fenêtre... un message l'avisant... que..., etc. Nous nous serons au préalable reculés pour éviter qu'il ne nous aperçoive et... nous attendons sa réaction, et si... s'il fait montre de donner l'alarme, on le flingue !

— Maintenant ; il faut pondre le texte adéquat... pas facile.

— Durant le contact, je me doute que nous serons certainement obligés de lui dire qui nous sommes et d'où nous venons.

— Disons alors que nous sommes des combattants... des rebelles plutôt, qui venons de l'est... de vers la lointaine Russie, voilà qui donne d'hypothétiques et larges possibilités d'investigations loin de chez nous.

— Bonne idée, impec même, donc... le message... Attends, je recule le perceur et nous nous y mettons tous les deux pour pondre ces quelques mots qui sont lourds de conséquences.

Ils s'installèrent confortablement sur deux sièges au bord de l'allée centrale, se faisant face, chacun ayant un bloc de papier et crayon en main.

— Il ne faut que deux ou trois idées forces, le plus bref possible, pour qu'il ait envie d'en savoir plus, l'amener à ouvrir sa fenêtre et nous recevoir.

— Exact ! Donc, le mieux est que chacun ponde des phrases chocs.

Après une bonne demi-heure de raturages et de soupirs de tension, le message final donna enfin ceci :